

LE PANTIN DES BOIS

hiver 2017

LIBERATE ME

Libérer mon âme me tarde
Poursuit-il ce corps devenu
Inutile, une dernière fois gambade
des hautes prairies de montagne
A pleine gueule, à plein Poumon.
Ainsi s'achève la souffrance et
dans le réconfort des cœurs des
Hommes, sont près des âmes
La mort telle un baiser du cœur
qui aime et qui sait sans dire.

[https://imslp.org/wiki/File:PMLP753716-
liberate_me_clakos_orchstr_et_accord_orchestr.pdf](https://imslp.org/wiki/File:PMLP753716-liberate_me_clakos_orchstr_et_accord_orchestr.pdf)

Romance pour bansuri et orchestre
à la mémoire du docteur Serge LAZARO

prose symbolique
écrit et imaginé par Clakos (thierry marcoux)

A la nuit
des vies sont
A attendre le glas
des pendules
Au carillon
des métronomes
A l'âge des vingts
battements minute
A l'âge des quatre-vingt
marches rapides
A la cadence
des calendriers de carton
A la lueur des braises
des vents consomment
Au décrétement
des ment-songes rajeunis
A la nuit
des vies sans.

Qui, un jour, une autre époque
Des vallées écoulées, des feux anéantis, où
les enfants des familles passées, les découvertes
Nécessaires, des malles grises ou tout simplement
Rien, quelle importance, pas plus des
jours ; comment était-ce aujourd'hui ? Du
papier jaunit, les mêmes veines, autres décors.

Des Hêtres aux gelées
des corps gris
Des forêts clairsemées
les bois tombés
Ne chantent plus l'hiver
sans nul deuil.

Au vent, Rêve
Lac des embuscades
Courte et inutile
chemin des Poiriers
Souvenirs faux que l'on...
Sans fruits,
Les Murailles parcouraient
Entendent l'amertume.

J'ai senti
Une savonnette à la Pivoine
Et des souvenirs
Du rose des adolescences
et de chaleur
d'été comme une peau
Sentait, Sentez
Long de Vie des Sentiers.

MISE en SCENE

Ils déplorait
des longues heures
des années de patience
Effort et encore
et enfin se projeter !

Briquets,
conflit, braise
flamme et avale
ronde.

La Pire Incertitude n'est pas de savoir demain
Elle s'inscrit dans le présent, elle questionne
Elle s'oublie dans les actes Primaires, les choses
C'est alors que là, soudainement, tout devient
Étranger, chose, objet, attente, inattendue
L'incertitude du sens se projette naturellement
Il déconsidère le passé, rien n'a plus de valeur
Et rien ne saurait alors soutenir ; déjà, thème.

Nu des nuits
Berloquet, des mots
Et rimes et danses
Infimes et cachés
Les voilà renaître

Anuque
Brisée, conquête
Tombe

Ne tient
Aucun ami ni
Sommeil

Rue
Col
Air

Il fuit, des bois
de lierres et fût
Tend les fruits et abonde
Il fuit aussi la forêt
des mystères et des fanes
et dorment les cavernes
Il fuit de peur de
Pierres et de souffles
Assomme le printemps

Lundi au lever, déjà la lumière blanche
Appel du jour, traverse les esprits endormis
Point des nuits, puissance bien au-delà et croit
Le crépuscule est en bois signé jusqu'au terme.

Parce qu'il fallait un repos
S'empare, pauvre, sans foi.

La vérité est
L'étendard
des pauvres
Que parme et
Couronne et
Faste sans
Foi, cri et meurt
dans le Temple
Désespoir.

La neige est arrivée, au matin
Dans la nuit, à pas feutrée et la
Toison du loup argenté maintenant
Disparaît, lavé ; en parfait silence.

Hiver criait, à la lune, au hibou
A la chouette à hanter une rue sombre
Qu'à la nuit, qu'à la lune maintenant
tout éclaire et chante sans mots.

La neige au rêve des lignes sur une page
Des papiers crèmes ou chamoisés ou flocons
Qui, sous la plume d'or, où l'encre parfois
Goutte, larmes, âmes, sang, encens des bois.

Hêtre brûlé, corps rouge, alliance faite,
Nécessaire. Voyez ce curieux mélange !
Qui préserve l'âme de disparaître, comme si
A la braise du sang sur la neige déposée.

La neige est arrivée et les esprits s'envolent
Un ours vocalise de frayeur dans les bois, à
La paix, au repos, à l'éternité cruelle impossible
Voyez ce qu'il adviendrait, si je seul survivait ?

La Réalité est un mensonge collectif
La Réalité est un ment-songe collectif
L'a-réalité est un ment-songe collectif
L'a-réalité est un ment-songe co-lectif
L'a-réalité naît d'un mensonge collectif
L'a-real était éteint m'en sont jeu collectif
La real E.T. Est un ment-songe collectif
L.A. real E.T. est un ment-songe co-lectif.

Le Temps relatif court
Comme le métronome
Proportionnellement à l'âge

Thé glacé au petit matin
Les verts au beau-fixe
Serpentent blanc et gris
La Lune court jusqu'à
Terre, miroir, dormir
Il y a des errances ignorées
Celles des mystères et nuées
Engouffre un autre monde
Rêve, ruban, éphémère

Qu'elle conduise de corps
Nu aux caresses restées
Désirables, inventées, nouvelles
Tout y va jusqu'au flot bercé
Reste rime aussi des marées
Les saisons s'empilent aux âges
Et l'hiver a fait des eaux glacées
Qu'à soi-même à l'autre
Regard, détour.

L'age de la retraite n'est pas
L'age de la raison et sans
Déraison ni queue ni tête, puis
A tue-tête, tête baissée
Chant de tête et aussi bête
Rien n'est sans raison dirait-on
Des quand dira t'on c'est aussi
L'heure de lettre, des lettres de
Noblesse ; des peaux blondes et des
Tuniques enrubannées, toques des
Champions des échecs, roitelet
Des fous aux prophètes, pas de
Fête au port des pans de Fin.

Barreur, des
Fonds, noce des
Océans, Loin.

Le soir Tout gèle
Des étoiles
Et des pluies
Au puits
Traversent des
Océans
De glace à
L'infini noir
Et couleur.

Péril
Vieille
Masure
Carriole
Cendres

Eloigne des stu-
Peur, et intré-
Pide, raison sus-
Pendur et absente.

Escroquerie des sentiments
Autant que « rien dire » et
Sans équivoque.

Voilà qu'il
Pleut, pleut
Peur et
Au volant des
Reste éveillé
La nuit sans
Racine, des
Dit-moi sont
Ces signes clairs
Obscurs, durs
Il pleut des
Dés peurs et
Meurt.

Le silence profond d'une vallée .
Isolée, encaissée, là-haut, à la fin
d'une route ; le vent qui balaye et
emporte la neige fraîche et qui tombe
encore ; la chaleur d'un poêle en fonte
et le petit sifflement du tirage comme
si la bouche aspirait à la manière
d'un soufflet de forgeron. Une jolie flamme
jaune ocre qui danse dans le foyer
et parfois un charbon, une braise rouge
vif crépite et c'est la charpente qui
s'ébroue tel un matin heureux au lever
les bras tendus et la nuque étirée.
Cent kilos de fonte à 170°C résiste
largement à la main glacée de l'hiver
sur la petite maison comme un cœur à la main.

Cœur à la main
Glacée,
C'est l'hiver
Brise et serre
Au creux de la
Pomme une
Braise chaude
et vivante, le
cœur d'un homme.

Comment ça comment ça ?

Aujourd'hui plein de questions, plein d'images, de pensées, de souvenirs ; elle a peur ; elles ont peurs ; redondance – inquiétude de ce paysage qui change ; austère ou agressif. Portant à la nue, à nu nos relatives vies confortables et si faussement sécurisantes. Encore cinq cent mètres pour que tout change ici ; l'univers conjoint, l'univers scindé, aux portes, à la porte, au masculin de la porte ; au Port.

La route recouvert de la poudreuse en tempête et cingle le métal glacé des voitures aux âmes jamais mortes et jamais nées. Grand guerrier d'acier au cœur des conflits et des sangs qui ruinent la Terre des âmes. Elle y trouve si bien là, sans évanescence, les roues des corps brûlés fendus et martelés sur une glace épaisse que les mille cavaliers à s'en tenir debout et immobiles, trépignant des sabots des fontes noires, des centaines furies. Où en étais-je ? Perdu, ignorant, absent, défait.

Elle a peur de ces inquiétudes dérangeantes et assourdissant les clartés des espoirs alignés des jours tendres et chaud des îles. Perle, parle, partir, perte ...

Imaginez être au creux d'une île d'une marée immense qu'au bout d'une nuit de course ininterrompue, même une voix périrait !

Au sommeil de l'enfant qu'un ouragan sévit un étrange été surnaturel viendrait vous prendre la nuit, sans plus que le jour se lève !

L'ouragan c'est ici les pieds des glaciers, les chansons des souffles contenus, les douleurs infligées sans égard, l'être des supplices libérés et invincible œuvrant en tout droit tout honneur des fins aux fins sans logique !

Na, pas de force, aucune
Ni querelle d'amour
Jonglé

Paroles
libérées, dit des
lectionnaires.

Dors
Paisiblement
A la lisière
Calme des

Forêts tropicales
Chez moi
chez moi
meurt ou mord.

Ici des, dès, d'est, dais, dés !
Tout dit qu'elle pousse et les chagrins au cœur blotti
Lente danse des somptueuses danses des hanches dansent
Appui des mains au corps et qui dit au pardon d'elle des
Ailes, elles, quels !
Pousse, aucune des mousses ; baguettes du monde
Exotisme jamais Trop à la baisse en baise tant d'aimés
dans le cancre de nos imaginations !
Laissez-faire, dire, rien n'est égal ; ça m'est égal. Au quatre
Cent. Ces fleurs sauvages originales me font rêver tandis
qu'un rien laisse aucune trace des Liban. Courte poésie
qui sont-elles ?
Ouf ! Dit-elle, qu'elle souhaite aussi simple d'agent, de choses
rien qui ne saurait. Détail !
Discours univoque avec mon inconscient et quelqu'un dit
bonne nuit !

Le 20 est janvier
les glaciers annoncés
chantaient, souviens t'en !
Mais tant de peur

Du froid aux abois
Qu'il chauffe et chauffe
Jusqu'au lit vingt
Degré est ainsi Janvier.

Qu'elles seront les fleurs
Au printemps, hier c'est l'an
Dernier, on se dit des neiges
Qu'elles ne soufflent plus de
L'éternité, au sommeil et disent
Les ailes des abeilles des bosquets
Aux ruchers ensommeillés ; prêtent
A reprendre les grandes lignes
Des airs, des neiges fondues
Tout arrive déjà et passe si
Brèvement, de petits cycles
Au carrefour, au comptoir
Des fleurs et des miels
Rien que la montage
ne rendre insurmontable.

J'ai vu, j'ai rêvé, j'ai imaginé
Prémédité, Anticipé, préparé et
Là encore une nouvelle page de
Journal annonce ce qui demain

Rien n'est entendu, ou c'est
Un désert, et peut-être là la seule
Parole : la preuve en est questionne
Vous n'avez rien entendu
Alors maintenant croyez

Oui j'aime aux fenêtres
Que des toiles remises
Sont des prêtresses et
Enchanteresses nectaires.

Les Amandiers dans les Prés
C'est l'Espagne hier, sur une route
Aragone, à croire que nos yeux
Nos langues, longues, landes, jambes
Ont disparus, terrés là à la bêtise,
enterré à la seule issue d'une
Regarde ces kilomètres
Pour rien voir, perte totale
la Stérilité des villes, la frayeur
Humaine, sa laideur des mortes
Rues, que de temps gâchés
Que de jeunesses perdues.
Non, je n'attends plus questionne
Ces années s'effilent, encore
Un dernier jet des nouveaux
Souvenirs sont ceux-là, qui ne
S'inventent, à vouloir et sans
Intérêt que respirer, voir, le
Ventre vide peut-être mais que va t'il
En chaîne stoppée et le cœur
Ramollit, l'esprit vidé des joies
Morsures des serpents des pires
Opiniâtretés qui voudraient tout régir !

Boucles temporelles
sont des choix répétés
Inscrits dans le présent
ultime, unique, univoque
Regard sur le passé et de
Manière irréversible.
Quelle volonté ? Vouloir
Vouloir, remise des choix
Fondements intimes et les
Chemins qui conduisent
Aux incertitudes, aux doutes
A ce qu'il aurait fallu
être, n'être ou encore, et
Que naissent d'autres
Incertitudes symétriques.

Les Tourmentins d'amour

Puits, il n'y a plus de passion sinon qu'un matin silencieux sorti des nuits infernales, bruyantes, des rêves, des folies, des idées de l'autre.

Parle ! Tu dis si bien dans les actes venu de l'au-delà, inscrit dans les mémoires ; dans les rêves, avec des ailes magiques savent planer, mais parfois regarde cela, si morbide à l'amour, désescalade.

Désinscrit, voilà ce qui va finir, l'une commence et l'autre termine ! Qu'as-tu voulu, qu'as-tu demandé depuis la nuée des temps, dans l'absence des heures.

A l'au-delà, Pantin des mondes et c'est une tyrannie, une comédie, inutile, improductive et tout ce temps qui s'écoule ; ces veines vieillies, ces mots silencieux déchirent, tourmentent encore ; certaines espèces aiment à tourmenter, on les appelle les Tourmentins d'amour.

J'ai vu clairement l'enchaînement des démons, accrochés aux êtres qui, convaincus du bienfait de ce qu'ils font n'ont eu qu'à meurtrir l'amour.

Au moindre petit acte, la plus petite parcelle de pensée, afin de réduire l'action d'amour. J'ai vu.

Alors, que cela cesse. J'en suis fatigué ; qu'ils continuent, accrochés aux penseurs et aux acteurs si bienfaisants de leur propre valeur ; laisser agir.

Gage, Valeur
Aucune des Folles
dans ce monde
Chante et discours
Tout au Centre
Des découvertes, frontières
Un grand parc dit
Et déjà si étroit, c'est.

Où ? Dit-il dans cette vision
En Turquie, d'étranges feux
Et des tables aux politiques
Tandis que maintenant
des peuples in-discernés
plus jamais ne mangent
« tu parles »
Et si vrai, si banal.

« Rosée, un dernier feuillage
des voiles tissées, les brebis au sillage
quittent les bosquets inquiets
Surgissent qui ? En vérité ? »

J'ai vu ce démon qui délie l'amour
Celui qui nanti sa fortune au lit
D'avoir pu racheter le lie des corps
Et de s'assurer de dénouer les âmes.

Démon du lie
Dénom au Lys
Corps en délie

Car de cela tout est à conter
De crises folies aux confessions
Infernales sentencieuses des morts
Contamine d'étranges maladies
Incurables et affectant l'esprit
Des poupées inanimées deviennent
Tant l'imaginaire déborde des
Porcelaines, des vases et grimoires
Faibles esprits aux démons livrés
Des tourments et des corps meurtris.

Des encres de nuit

J'irai voir, alors
Des forêts et racines
Eaux, rivières, palmiers
Nains et de généreuses
Feuilles et doigts caressent

Il n'y a pas de gondole
Et pourtant des bambous
Bateaux, roseaux, roses
Aussi nagent des sourires
Qu'à la surface des eaux

Pour qui fini des perles
A la vie ce collier des nacres
Enfilent des vertus infantiles
Projetées bien au delà demain
Et jusqu'au crépuscule.

Des encres de nuit
Ancre d'ennui
Encrier des plumes
Pleurs des orages

Sèche
champignons noirs
Gorge
Poumon, saveur, désir

Senteur ennemi
Thé
Lunaire des confessions
Arides

Il fallait taire des voix, les coucher à l'encre des plaintes
Toutes les âmes écrites, un jour à l'autre des bouts de fils
Quand à jamais les paix s'apaisent on n'a parlé des jeux
Aux cimes des cieux, aux souplesses des geais crieurs.

Repose, pause, posé
Et tant d'efforts pensés
Penser, sait, c'est de la
Propre pose.

A voguer vers le cœur de la nature
Ultime repos, repère, source vraie
Et de voir tout ce flot des tristesses
Emportées aux miroirs des réalités.

Encore des près éloignés, sont des peurs attroupées
Chorale à voix hautes montent, parfaite et ignorées
Bal d'un menteur au sommet, clair aussi et Scylla

Un navire bleu et gris courant, l'océan des immenses vagues
Arrête, le corps dénudés s'embrasent à l'eau transparente
Clair, au tonnerre de paix arrache des obus de misère

Telles sont les raisons que couvrent des contes au soleil levant
Mille et une des raisins de souffrance qu'aucune gorge su
Et coupée des mille en mille et descend des mers et ombres

Aucun destin ne parle, des vivants au sabre tranché témoigne
Si tant des fruits amandes, mangues des amendés qu'ils
Et qu'un visage reposé s'allonge face chaude contre sable

N'est-ce pas la vie et dirait des renards au bois envolé
Naissent des amours, des routes escarpées d'un don et misère
Pour qu'en fin annonce des ultimes raccourcis et inutiles.

Paradoxe de la raison
A vouloir trouver tout
Et inutile, rien n'échappe
Pas moins des larmes
Offrent encore et toujours.

Sourire des vallées aux arbres nus
Et serpentées des écumes des mers glacées
Venues ; elles des millénaires, voyagent
Et portent de leur corps désagrégés
Des montagnes oubliées et rocs blancs
Mille oiseaux, ailes courages et vie
Voilà, chanson, refrain, des saisons courent
Lancent des airs les lunes et des reflets
Miroir des bleus aux deux cieux ouverts
Rien ni jamais, aucun homme si tumultueux
Des grandes voies que savent seuls nos amis
Colibris, les rires des dauphins volants.

Envolées
des bruyères
Aux vents
Des sables au travers
les doigts, des arbres
Aux forêts
Souffle et passe
Appellent ainsi.

Matin des grèves
Il n'y a plus, il y a
Des bleus et des usines
Cendres des cheminées fumantes
Il n'y a plus, ce qu'il y a
Détresse des pauvretés innommées.

Je ne lui appartiens plus, et elle ni à moi, des années vidées
Et aux semblants des mensonges, des contes imaginaires, à elle
Pas moins qu'elle ne se raconte aussi; et cache délivrance et chaîne
A qui les porte ? Les verrous des vies ; comédies, histoires enfouies
Miroir des hideux, qu'elle voit au fond des cœurs affreux des délires

Tout à amour efface, ces lignes des maux écrasées au printemps
Des pieds nus et chantent et dansent, tout y passe sans relâche

Quel curieux ? Des histoires qui se répandent, entrecroisées, des
chemins semés et les cœurs perdus confondent au labyrinthe
et des pleurs, des peurs, heurts, heures, saigne des cœurs

Qu'elle ne revienne des fonds océans des passions aux esprits, aux
Rêves des inventions nécessaires et qu'imposent le calme, le
Silence des mers, les lacs blancs aux bois sont les voix chantent
Des orchestres de silence tous les matins aux fenêtres ouvertes et
gelées

Des mots parlent et chantent et rimes des ailes, qui, kyrielle
Enfouis dans les nuits, les fours sont des nuits, il demande encore
Plus d'attention, à se tenir éveillé et continuer de rêver, ces
Paradoxes étranges et mènent toutes les existences ensorcelées

Elles écoutent, elles sont des voiles à plat-ventre et bercées
Par les vents, soufflent-ils dans l'inconscient ?

Gonflé d'orgueil
Au cimetière et Au marbre
gravé, passé
Parlé, tout est relativisé.

Des brumes au pas des mondes serpentent
Parfois le doute entre la survie et le drame
Il y a un esprit là qui s'étend sur la plaine, et
Au creux d'une vallée, traîne ça et là à la
Rencontre des nuits, des crépuscules, des jours
Finissent la vie trop tôt, c'est parfois l'heure des
Renaissance, un cri, un pleurs, peurs, frayeur sont
Des amours frayées d'imposthume aux lettres et
Rendez-vous absents, reportés jusqu'à l'au-delà,
Hume, les silences sans les chants, endormis, craintifs.

Il n'y a rien à attendre
Tout va si vite, indécis
Des mots pour dire de
Silence de ces instants
Ratés, loupés, bouclés
Sont les vraies raisons des
Idées parlent aux hommes
Jamais ni les forêts, les glaciers
D'immenses étendues attendent
Ni la chance, ni d'espoirs sont-elles
Faux, fols et s'envolent.

C
O
M
E
T
E
S

Descendu

I dérision
G fleuve et Gange
N nihilisme
O occurrent et arbitraire
R ruine
A allant
N nuit, nuance
C accélère
E évidence

NU
ANSE D
E
Sables

E
N
surveillanCe solitude sans
E
N
Corps à corps
E

Nébuleuse
généreux

Passion des hommes à regarder au travers
De celui qui voit et apporte le comble
de l'imaginaire, extension du réel, âme perdue
Chemin des ténèbres qu'une voix mystérieuse
Peu à peu guide et au sang et au cœur
Palpite, un courant, un ruisseau, guide les
Pas des hommes, sinon perdus et condamnés.

Passion des hommes
Ultime souffle du
Condamné

Chemins dénoms
Ce sont les âmes
Perdues qui marchent
Aux souffles des
Vents, des peurs
Livrés des sentiers
Parsemés d'oboles
Enivrantes aux lies
Des sangs répandus

Passions
Ovoïdes
LunAire
Sentiers
partout
Volontaire
incidence

Voir ces hommes
Aux âmes
Ténèbres
Vaincues
Livrées aux
Passions
Illusions
Des souffles
Enivrant
Chemins
Dénoms.

Écoute
CAGE
Saphir
Tableaux
des sages

Écoute, ce sont les fées des sages aux tableaux .
Noir des paroles passées inutiles et oubliées.
Celles par qui l'imprévu offre à la conscience
une autre dimension ; ouverture des mondes.
Tant de mots monotones ; ornent ainsi les murs
et les plafonds si hauts des forêts qui grimpent des
échelles merveilleuses des princesses Eugénie, dentelles
des soies jetées et dansent jusqu'au ciel. Perdues, égarées
Cinq chemins à la croisée d'un ruisseau, d'une clairière.
Rien dire, silence absolu et s'invite des voiles et des
nébuleuses invisibles ou inodores des ailes de lumière
miroitantes, elles dansent, elles chantent.
Qu'elle vie au printemps donne et sonne bientôt des
corps magnifiques des bois éternels rouge et encre
tintamarre des claves gigantesques aux oiseaux
La maison invite et parle et vous garde.

Comme si ! D'un coup de baguette magique, par un enchantement
du sort, des espaces et du temps, on pouvait, comme d'un parfait
sommeil où la conscience sombre dans l'oubli de tout ; se trouver
dans une réalité instantanée et merveilleuse, presque utopique ;
faisant même naître un frisson de bonheur fou, ouvrant les bras et
tournoyant sans même que la moindre chute jamais ne nous
blesse, que la chute vertigineuse offre un oreiller et confort.

Hélas, et ce n'est pas à défaut d'avoir chuté mainte fois ; peut-être
qu'un désir irrésistible de la perte ou d'un sentiment similaire se fait
réclamer ; croyant peut-être encore tromper ou se tromper des
règles les plus tristes et hypnotiques de la vie ; et tout cela le
passer sans vergogne à main levée ! Plus facile et aisée de croire à
ses illusions !

Où est la poésie ? Si toute cette folie, inconscience laissée guidée
par des rêves programmés, des pulsions faciles et immatures
conduisent au drame encore plus exacerbé qu'une pièce noire

porté au nu.

C'est ainsi que l'on tient tant d'esprits et de bras serviles aux maîtres des mensonges habiles des libertés pour mieux les dompter.

Regard en l'air

Des plus et des bois

Putrides et corolles

Champignons et insectes

Larvant la vie d'une

Autre vie.

S'écoule des vies

Au trépas nuits et sommeil

Hiver ou printemps

Nuits trop chaudes

Écarlate d'un cœur

Claque, il chante une

Dernière fois, dernier couplet

Des voix me portent.

Bien et mal toutefois
sont si relatifs
Aucune règles n'impose
A l'église
Au lasso les esprits
A l'assaut des faibles
Jusqu'à savoir tromper
D'illusions malignes
De bonheur infini !
Des voix me portent
à l'orée des ports
Nocturnes offertes aux
Étoiles, aux astres
Et à l'incrédulité
Passive.

Un matin des larmes
C'est surprenant
Au soleil, à la nuit
Sur la vie s'endort
Que la mort naisse
Troublant dilemme
Scénario
Des habilles, des décors
et parlent encore
Tous ces mots inutiles
A l'instinct
A l'instar
D'actions libérées
Belles et offensives
sans aucune
Déprime !

Un jour de symétrie
Tous les amis hors
Loin, maintenant des
Rivières printemps,
Dessins des ombres aux
Neiges éternelles et portées
Elles disent des mots
Invisibles, demain et des
Souvenirs qu'on aimerait
Au doute, à la raison
A l'incertitude toujours
Près du cœur, dans nos pas
Accompagnées et chantent
Signent aussi ça et là
Retenir oui, savoir.

Oiseaux chanteurs
Ou nagent
Ailes, Eaux des
Ciel muet

Des sons éclatés
Mur et porte
Vitré, carrelet, acier
Portent dur
Des tympanes déchirés

Qui, dit
 Oui en toute circonstance
Des idées
 Des mots qui courent sur
Des trottoirs
 Larmes des sables desséchés
Des années
 Pieds lourds des âges
Fini
 Ils ont toujours tout oublié
Vertu
 Des sages devenus parfait et
Ignorants.

Elle marchait trois ou trois semaines
Dans nos, frères et enfants, mère
Une sorte d'instant, creuser
Voilà dit en mots des absents des
Mystères et pourtant plus encore que
Des taches aveugles, des ombres
Envahis des moi(s) et éternelles
Belles surprises des amis
Fidèles sont les vertus odorantes
Des essences de forêts des sapins.

J'entends
des chiffres
des codes
des signes
des formules
éparses
denses
et enfouies.

Des seins et poitrines aux mains
Assoiffées disent les silences aux
Morts enfouis dans les murailles
Millénaires où coulaient des océans
Arctiques descendus de sommets
Accrochés aux lunes autrefois des
Princes de la terre perdus dans les
Sommeil éternels et glacés.

Mains
Soleil, ombre
Écarlate, glacée
Les sommets
des cimes, décimés
Brûlent
De frais soleil absolu

Aux mondes, des hommes passent et partout et sans distinctions
Toujours semblables à eux-mêmes, récurrents, immuables,
arrogants
Parlent de tout, de n'importe quoi ; transversale d'ignorance.
Puis dans un parfum
D'ignorance disparaissent.

Tirés des âmes
Des voix parlent
Anneaux de fonte
Marche des plus
Grand silence

Est-il possible
D'esprits invisibles
perdus, errent ici
Ou là, encore et depuis
jamais libérés
Au double malheur

Alphabet des
Signes étranges
parcourent l'espace
Mais parfois
Si incompréhensible

Des soirs aux glaciers
descendent des cols
au village blanc

Grêle des cœurs
Expirent les champs
Ont déjà livrés les sons
Il ne reste des arpèges
des blés moulus et tendres
A y mettre les bras aux charrues
Tourner et tourner encore
Les ritournelles effeuillées

Elle court dans
les esprits, les mémoires
des trains infernaux
Qu'un ciel noir descende
Et voilà dire qu'elle
voile, vole des songes
déjà parlés et compris

Ne dites rien des Élans
Un pied levé au levant
Guette des horizons dénudés

Incertitude
entre le monde inconnu
et la réalité à jamais erronée

Des mémoires surgissent
Inscrites dans les mouvements
Elles parlent d'elles-mêmes
Dans les énergies, elles voyagent
Elles parcourent les univers

Lire voici ce que le corps à l'esprit
Et relié à ce grand espace
Et parlent d'hier et de toujours
Voici dit, la voie transcendante

Pour entendre, il faut l'écouter
Dans le silence s'imprégner
Puis dire dans le corps et l'esprit
Entraîner, résonner, conduire, écrire

Et si les arbres
Les bras de bois disaient
Eux aussi, lentement des
Gestes infiniment lent et
Parlent à cet univers
Une autre horloge
Tout y est quand même
Liés aux sens, au rythme
A la vie du temps, la vitesse
L'accélération, la pensée.

Mémoire des portes closes
En haut d'un escalier, d'un clocher
Une muraille si familière où
Un ami, un frère, une sœur
Feu, disparaissent et ça dans
Les rues de la vie quelques traces

L'été amoureux détail

Tournements et Lamentins
Ont cessé d'aimer
Les lacs et des croisières
Des lascives nuits où brûlent
Les terres rouges d'Aragon
Où peinent les rivières à
Nourrir les amandiers

Curieux voyages où s'écoulent
Les temps et courent des
Ombres sans mesurer aucun
Cadran rectiligne, ni pas, ni vie
Un matin où la nuit aux
Tempêtes devenues inquiétantes

A la jeunesse d'une nuit
La lune et moi étions amants
Depuis vivons d'éternités
Sous nos yeux parfois les cendres
Des feux et de Lunaires années
Ont transformé nos corps, nos âmes
Ainsi mélangés Cendres et Lumières.

La Lune grise argentée
N'est plus celle de nos jeux
Ni de nos yeux, nous deux
Maintenant au temps divise
Loin de nos vingts ans
Belle Lune argentée a t'elle
dit des rires portés sur nos lèvres
Maintenant aux rides de la nuit
Pâleur des ombres est-elle !
D'ici à demain, hier
Étourdit des chemins du temps
L'a t'on dit des merveilles éternelles
A la saveur de la Lune argentée
Qu'un jour aussi devienne et marqué
A la cendre des nuits de de couchers
Tardifs
Pas moins maintenant qu'à nos coiffes
Sont les traits semblables de deux amants
Au mélange du temps sang et moi !

La lune et moi
Étions amants
Dépose sur nos visages
La Cendre des années

De brume tombe
et courre semble
Lune, Lumière

Une couche solaire
Rouge au col
d'un printemps naissant

Langue juste
Mystérieuse, charme
Des voix confondues.

LE SOMMEIL DES VOEUX

Ni aujourd'hui, ni demain
Ni demain, ni hier
Parfaitement si inadéquat
Un flot de nuages parle
Ils ne sont pas des songes
C'est un hiver qui se termine
Ni printemps ni demain
Étrange et coloré, un chemin
Qui ne mène nulle part, ni errance
Il ne parle pas dans ses rêves
Parfois aussi s'endort
Il naît de mystères
Et rien n'est qu'inconnus
Aucun aussi des désespérances
Il avait souhaité se
Réveiller voilà qu'il fut essentiel.

(concerto pour harmonica chromatique et orchestre dit :
« Le sommeil des vœux »

[http://imslp.org/wiki/Harmonica_Concerto_%27Le_sommeil_des_voeux%27_\(Marcoux,_Jean-Fran%C3%A7ois\)](http://imslp.org/wiki/Harmonica_Concerto_%27Le_sommeil_des_voeux%27_(Marcoux,_Jean-Fran%C3%A7ois))

Tout porte en notre époque les prémices de grands sacrifices. Le paradoxe règne et l'on porte aux extrêmes l'hyper-matérialisme et le désarroi. Déjà aujourd'hui le moindre de nos actes se soumet à ces extrémités, non par déraison ni dépits mais par une sorte de courage absurde et nécessaire à la fois.

Vaste et immense
Vallée, on dirait les
Contes fantastiques qui
Descendus sur cette terre
Planète aux hommes.

 Ils parlent et ils s'écoutent
 Voilà la scission des deux natures

Qui en est libéré ?
Qui en libère ?

 Marque d'une alliance naturelle
 Entre les hommes et les esprits
 De ce monde, qui alors ?

A peur du néant ; cet être vide à la peau
fragile, évidée, livré au néant
De l'envers du monde ; lui reste t'il ?
Sinon libéré du monde voilà la clef.

 Quel être à se placer insidieusement
 Au cœur de la déraison
 Affirmant sa propre peur
 Donnant quoi ?
 A prendre l'attention
 Une narcissse magnifique
 Malade de lui-même

 Qui sont-ils sinon des prostituées
 Qu'une société entière permet
 Une espèce tropicale
 Carnivore, extrêmement toxique

Ils habitent les hommes
Partout dans les régions
Dans les espaces ; les époques
Survivent-ils ? Que sont leur histoire ?
Ils sont nombreux, différents
Je les vois parfois, restons lucides
Les messagers du monde, voici
Ce monde à qui ils appartiennent !

- Des perceptions à la synthèse d'une sensibilité intellectuelle -

Écoute cet amour et dans le grand tumulte
Dans le grand paradoxe, dans l'invisible
Il te guide et te montrera
Sans voir, je vois
sans entendre, j'écoute
A quoi l'amour fait-il acte ?
S'il nourrie de la chair
Encore et encore les temples du monde ?

Il me dit de chercher
Parce qu'il n'est pas si loin
Tous les jours j'y pense
A chaque instant la déraison
Mise à part cela, tout est possible
Et puis voyons cela d'ici
Où tout est fini et vulnérable
C'est aussi ça le paradoxe
Le plus mal placé pour parler

Voilà, c'est ça la déraison
Plus encore le déraisonnable
Collectif, institué
De croire ce qui est vu
Mais quelle réalité ?
Aucune image n'est réalité
Rien ne l'est

Tôt un matin dans la nuit
Coule des océans blancs
Des brumes léchant-es
Cols des bruyères dégelées
Elle s'est éteint dans le tumulte
Non moins soudaine et rôde aussi
Regardez en face les morts vivants
Des amours assassinés de tant d'esprits
Des pires et parcourent
Entrent et habitent les corps
Décimés des espoirs
Qu'un jour à la terre vaincue

Face à face ment et pleure
Inefficace et légèreté
Parfum des âges convoités
Mauvaise des habitudes
Aucun confort des larmes
Portion des esprits en songe
Panoplie des artifices
Ni art, ni hasard
Mauvaise blague
Un terme à cette vie, cette histoire
Regarde en face et voit
D'une autre face ainsi

Qui veulent-ils qu'il annonce ?
Sinon qu'à la signature des
mort-vivants, des souvenirs ou
Des pensées, des intuitions pas
Moins qu'un journal du matin
Caché derrière cette feuille fin
Tenter d'oublier ce monde et de
Tomber tête entière dans sa
Représentation inutile et absurde

Mon père, vois ce monde qui tourne à la dérision
Les voies des hommes et aussi ta propre déraison
Qu'y a t'il à dire aujourd'hui des esprits hauts portés
Plus rien ni personne n'offre de cahier blanc
Les pages immondes chaque jour encore tirées des pas
Aux mille et un chemins ni apprentis ni coquillage
Ils parlent pourtant tous ces idiots vautrés au ventre
Dos et ventre vont faire la paire des décennies in-prospères
Demain, vois ces donneurs de leçons au père délivré.

CHARME donc ces frères
Bataille contre ses propres
Femmes, enfants éventrés

Ils le disent
Chaque jour c'est la révolution
Poussée en avant
A la chute belle et triste
République annonce des murs
Ensanglantés, pillages
Lots des ruisseaux
Au matin et reviennent
Tous les siècles
En un versant de main
Un soleil nuit

Il pleurs des yeux bleus au cou poignardé
Dos meurtri et jambes pliées, ramasse
Un jour un drapeau disant claire haute
La voix « belle république »
A l'histoire la sentence des traîtres
Enrichis et bouches et langues disent
Les chants d'un tamanoir repus

Il s'attend maintenant par delà
Vingt ans que ces rêves éphémères
Parlent au jour, parle à l'avenir
Et puis, remonte des pas et tourments
Tout savoir et ne jamais rien faire
Depuis si loin que la conscience aussi
Doute ou refuse et paresse aux larmes
Il va se faire comme il a été dit
Peut-être aussi écrit et conduit déjà
Toute une génération aux germes cruels
Aux mains et aux armes si près
Proche, puant et posthume la fête
A ce monde déclin, voilà qu'il parle
D'un nouveau lendemain.

Les vérités sont des fantômes
Des contrées jamais visitées
Pas même l'imagination
Ces vérités si alternatives
Au courant des cœurs et peurs
Servent aux maîtres impitoyables
Et dans ces brumes d'innocences
Transportés par les malins et fous
Comme un bateau sombre et tout
Équipage à la mer oublié.

Auréole
Farandole
Vol, coccinelle

Ironique
iNvivable
Vipérin
critique
Pédant
E
Dépend
E
Négation
C
I
A

Incommodés
Sont les dés
Accommodés
Des laits de gavroche
Aux grands des dames
Et de modes
Passés et retournés

Oui voilà de ce mondes merveilleux
Qu'un esprit ni pauvre ni être
Fût sortir des entrailles des âmes
Tant de joie, d'espace et d'histoire

A jamais inventés, allez le savoir
Quelles sont les alternatives
A ceux-là une corde tendues, sans
Rappel, une liane au firmament

Et c'est maintenant qu'il faut parler !
Tous les jours j'y pense, c'est ce qu'il
semble ou paraît dire de manière
légère et indéfiniment.

Cette nuit, une tête contre le cœur
Vint s'appuyer à l'aube du printemps
A la nuit des louves, au réveil des chants
Tête grise et décennies ont fait ce corps
Tandis qu'à contre-courant de déferlante
Un cœur lie à l'âme toujours élève
Haut regard d'amour et tendresse
Voyez qu'aux derniers souffles que font les vents
Encore à l'autre des pensées expirent
Elles sont ainsi des plus serviables
Effacées à l'orgueil et aussi tant offrante
Des meilleures saveurs sous les soleils arides.
(Feu Mme Oliveira)

Transformation
des ailes, des cieux
Elle voit dans les nuages
Ce qu'un esprit rêve
Danse, chant, des êtres
Imaginarium
Non loin des frontières
Qu'à l'intérieur même du jour
Comme une nuit s'installe
Et s'invente lumière
Une immense géante noire.

Hurle et râle
Parcours rue
Vide la nuit
N'est jamais loin
Ni ami, curieux

Trouble de la réalité
Torrent de pêche
Flottaison dé-raisonnée
Alors qu'enfin un moment de calme
Un espace large et collines vertes
Qui s'ouvrent à la fenêtre le matin
Qu'un silence s'impose des chants d'oiseaux
Apaisée et détournée
Tandis qu'un vent court
Un ruisseau chantonne le printemps
Il murmure la fraîcheur et lance déjà
Des invitations aux coureurs assoiffés.

Des foules d'idées débarquent
La folie du doute répandu
Alors exige à la raison décrire
Traduire, enchaîne, délire

Quel sens aux mots à la vie des hommes ?
Détrempés des sens aux glaces miroirs
Et s'imaginent plus encore et déjà essoufflés
Des rangs envahis
Tornade des bois verts
Vaste rivière chimère
Plus qu'il n'importent des vents emportés
Passe d'un hiver puis d'un nouvel été et nu
Des sentiments ignorés par la calme forêt.

Le CERISIER

Un ange y habite, il est timoré
Peur et frileux et tarde au printemps
A sortir le corps rasé à s'embellir jolie
Des mains mignonnettes et dentelles
Puis à s'épanouir, à s'enivrer au soleil
Des liqueurs amères rouges pétillantes
L'orée d'une porte de sapin à la cabane
Où des rires discutent et attendent l'an.

Trois étoiles parlaient du ciel
Chantent des brunes habanera
Des mains aux hanches chromatides
Voleuses envolées avaleuses,
Défont ce que des soies abhorrent
Au ventre divin d'un continuum élytre
Transmet au monde cet homme tri-jumeau.

Aucune montagne ne se plie mais
S'élève ou nage dos et tête au vent
Aucune fierté, élégance ni force
Elle est ainsi, naît et domine de solitude
Les milliers de familles aux alentours.

Des révélations parlent dans un rêve
Il montre ce monde demain par ces lois
Naturelles comme des veines qui entraînent
Le monde des esprits des hommes
Noyés qu'ils sont et libres qu'ils croient
De leur intelligence, ils n'en sont pas moins
Que des pierres qui dévalent les torrents
A la fonte des neiges que tout emporte.

La poésie comme une partition
Un enchaînement scénarisé d'émotions
De tableaux, tandis qu'un esprit, une
intelligence peu-à-peu s'ouvre

Au printemps des peurs, des bouleversements
Pas encore de fleurs, peut-être l'an
prochain ou deux, trois quatre.

Je vois des casernes, des marches, des gens
Dans la rue, grand bal costumé de la guerre

Lampes suspendues
Fête, étoiles, arbres en fleurs
Des voix chantent
Signent et parlent
Trop toujours trop
Sunlight
Starlight
Défilés démons.

Heart of gold
dit le chanteur
Voici de ce rêve
Truffé d'oies gavées
Des noëls inventés
Tous ces rêves désillusifs
Aujourd'hui tous rapportés
Aux valeurs étourdissantes
D'un peuple frustré
Sourd, nu, muet, affamé
Odeur des conquêtes.

Qu'à la main chaude
Au corps mène
Un soleil sur l'herbe et
Qu'à la frêle rosée
Fraîcheur et du matin
Des cœurs aimés de pétales
Rosier défendu éternel
Qui l'ont cru et hier
Sans aucun doute demain.

LES
DOIGTS SONT
ILLETRES
PARLENT
SANS
ARRET, MUET
LOIN
VOILA CE QUI
SEPRE
AU MONDE
DE MEMES
ETRES
A LA SI
DIFFERENTE
INTELLIGENCE.

Ils sont un silence et s'installent
Au cœur des voix, au chant des âmes
Les tourments ou les absences
S'installent aussi aux persiennes
Soleil, printemps, bourgeons blancs
Maintenant la parole chante vole

Ce sont des poésies et des couleurs
Peut-être aussi se répètent
Farandole des cœurs isolés
Il prennent tant l'habitude des
Contradictorio Absydium
Et en oublient souvent de penser
Plutôt qu'à la raison oubliée

Voyez ils ferment les yeux et des
Genoux fléchis, peau maigre et
Là ouvert, des mains entrelacées
Des pauses au temps, tant de destin
Des vies qui se ferment en poussières

Une pause à l'intérieur même des
Souffrances implacables et lancinante
Au chemin et à la route des disparus
Attends, écoute et qu'à l'âme survive.

Ciel un morceau de Pays
Avaler dans un seul vol
Vertige, les pieds à l'eau
Sans appel et sans ombre
Indécis
Partagée, laisser couler le
Fil de la vie ; tyrolienne
Au néant, absence indélicate
Parle
Des mémoires ont dit et encore
Bouleversent une langue fissure
Et caresse les bois déformés
Mûri
Sans forcer, divorcer dit.

Perdu en janvier, les mois courent
Et des esprits inquiets sont arrêtés
A la dégelée du ruisseau
Ils n'y voient pas de printemps, les pensées
Sont restées à l'ombre des secrets
Et d'autres contes surnaturels livrés
A eux-mêmes ; trompés pas moins
Qu'ils le veulent vivre ainsi portés des
Déraisons autant que les feuilles d'un
Automne inachevé ; remarquez cela !

Que veulent-ils
ils veulent
Comment ?
En passant le temps
Pourquoi ?
Pour l'orgueil
Pourquoi ?
Pour nourrir ce monde.

Ces soleils sont insoutenables
Parce qu'ils annoncent des saisons
Irréelles ; mi printemps, mi hiver
Une saison comme un parfum
Qui relaye d'autres senteurs
Voilà cette vie lagune
Existe t'elle ?

Des océans incertains
Ils s'y sont tous noyés
Étrange solitude d'un seul rescapé
Rescapé des nuits
Rescapé

Il se promène
Au delà des prairies
Elles sont nombreuses en
Ses rêves de printemps
Les herbes et vallons et volent
Les chants qui tournoient et à ce
Lieu des âmes des bois habitent, en
Rendez-vous, rendez-vous, pensez à nous.

PASSE
Il ignore tout
De la passe
Et des réalités réelles
Celles qui
Demain prendront le pas
Des fumées
Incertaine-ment mais que
Pour l'écrire
Lis et éteins.

Parle là-haut
Des visages mélangés
Au ciel, aux nuages

Matin d'un soir
Ils sont des nuits
Rescapées
Qui, au petit matin
désœuvré, peur
Voilà ce qu'elle dit
Voilà tout ce qu'elle prend
D'une paix, tranquille
Et calme, silence
Prend et pend son âme
Et des tourments lancinant
Des plaies béantes
Aucune béatitude
Pauvre des pauvres
Personne enivrée
Jamais se met à penser.

Les sons comme une envolée
D'oiseaux glissent de leurs
Ailes aux chants, au
Printemps libère aussi
Les pollens et nouvelles
Amours et contes des
Abeilles au soleil, au
Miel délicieux des
Rires que font les
Mille ailes, mille elle.

En ces lieux
Désertés, souvenez
Vous à trois
Réunis suffit et
Jailli joie vie
Espoir et victoire
Unique et solitaire
Ultime et nécessaire

Mésange, colibri
Rouge gorge
Racle du geai
Angoisse du corbeau
Haut des voyageurs
Ont-ils toujours
leur place dans ce monde
Livré aux bombes, à
la destruction
Par deçà la torpeur
Et la cendre renaît
Inexorable même irradié
De vie mène et tous
les êtres au malheur
Disparus laissent place
Ultime pollen minuscule
suffit à rajeunir
Sourire avec soleil
Rime du temps.

Un monde souffle aux vastes ailes
C'est un manteau des bois et des vents
Il porte tous ses enfants parfois
Et souvent apeurés, contraints
A l'intérieur d'un monde qu'il
fait, fausse garantie de sa survie.

Les vents des pouvoirs traversent
Les esprits si perméables ces corps
Mutation à jamais impossible font
Ces cités et ces mondes fantasques
conjointes et millénaires des hommes
Déchus à jamais des fils de la Terre.

Le doigt tourne
sur la glace des buées
Dessine des spirales
Éphémères

La cité montre la réalité
Elle le pointe du doigt
Avec ses murs, ses enceintes
Et les esprits sont ainsi nourris
Aucune trêve ; pas d'ouverture
Asphyxie obligée de l'espèce
L'Artefact agit depuis l'extérieur

A femme castratrice
famille stérile
Homme et société
Déclin d'une race
Naufrage dans la barbarie
Il a suffi d'un seul
Pour les faire
chuter Tous.

Qui s'en prend ainsi à la république
Elle n'a eu de cesse de s'affaiblir
D'années en années, de manière insidieuse
Silencieuse ; pas à pas comme une maladie
Contagieuse, puis à grand pas et abat
Maintenant les derniers restes du corps
Devenu malade et ainsi squelettique
Bientôt à rendre l'âme contre quel
Sortilège funeste et pourtant !

Jeunesse du Monde
Il est à bout du
Souffle des vieilles
Dentelles, des
Doigts et des ongles
Endurcis et marque
Le visage et la peau
Lugubre année

Il a suffi d'un seul homme
Qui se faisait appeler fils
Pour qu'une société
 qu'un empire sombre
Dans la lumière et qu'il
Disparaisse dans un flot
de vérités
Qu'il soit ainsi dénoncé
Et chacun d'entre-eux
Retrouvé en face à Terre
Et que la trahison
En pécher de l'esprit
Frappe à toutes les portes
C'est ainsi qu'elle
finira cette grande maladie
Du monde que
Le ventre à la fontaine noire
périssent de ces jarres infécondes.

Les collines sont hautes vertes et blanches
Voici ce que les oiseaux chantent
Un hiver dans le printemps
Tourbillon des notes et des flocons de neige
Fraîcheur des premiers nids
Ils ne feront pas d'enfants turbulents
Calmés déjà et sereins d'embrasser
D'un seul souffle les quatre saisons
Et les femelles s'amuse
A voler tombeaux ouverts
Toute voile les ailes devant
Effleurer un court instant
Vitesse, danger, joie ; enivrées
Offert, si généreuse.

Il rêve comme un oiseau
Sur la branche et vire volte
Léger ! Le croit-il !

Le chant
Est une poésie
Le vol
Papillon, ailes, noir et blanc
est une poésie
Sapins verts et bourgeons
Couverture clairsemées neige
est une poésie.

TITAN
Court au cou
Hercule
Illusoire vie
A crédit
Du décompteur
Des jours qui
restent.

La forêt d'émeraudes

Une forêt de chênes au cœur parle
Aussi lentement, c'est au rythme si
Des sifflets et du silence vert
Les frères debout alignés disaient
Et sont là des myriades chromes
Au déchirement calme des écorces noires
Là dessous maintenant ni charme germe
D'un soleil bleu et des persiennes veinent
Voilà qu'aux tréfonds des bois appellent.

Il l'a entendu et même jusqu'à éteindre
Des maux que les tourments au ventre
Des hommes sans cesse boivent
Dit-il patience et tant
De temps perdus
Gagnons aux émeraudes des voiles
Elles sont déposées dans l'air et respire-il
Pleine pâme, s'évanouir, se mélanger
Disparaître, ni se confondre et c'est là.

Des années dévorent
les temps inutiles
bourrasques des mers
effacent les vents
Elles font ainsi des
vies rendues vides
Coquilles échouées
finissent au placard.
La conscience est un océan
qui s'ouvre et parle
Un chemin tracé
et des peuples niquelés
Pas moins de braves
Ce sont des flots assourdis
Banc des pas de sable
Puis hier, puis demain
Tant ils seront indivisibles.

Les pensées appellent ; c'est un signal
qu'un murmure non loin de l'au-delà
Au cœur et à l'âme et dit
Tant sont à dire en un léger soupir
Une couleur, pétrole domestique
Une lampe à survie a perdu deux
belles.

Il parle dans la nuit de la conscience
Au cœur une douleur qu'il a transporté
Au calme d'une prairie en fleurs et bleue
Il porte ce regard, cette attention
Parfois il semble être ce contraire qui
Uni et laisse croire à ce qu'attend
l'autre ; voilà à qui elle destine
Un signe, une voix, une pensée
Émergées des au-delà intimes.

Landes courent et sable
C'était hier il y a vingt ans
Ils gardent les grains d'argent
Les mort-vivants et de veines
Elles sont si jeunes et belles
Parce qu'elle sourit et un printemps
chante aux lèvres éternelles
les arcs-en-ciel où l'on marchait
De grandes voûtes dans le ciel
Sont les chemins des mondes.

Qu'un ferment d'hier
féconde le présent

Peut-être faut-il attendre
Qu'il disparaisse pour qu'enfin
Voir soit plus réel que réalité

Elles chantent ces notes qu'un
Messager du temps nous envoie
Et qu'une formule féconde le présent

Notez qu'à aujourd'hui un tel
Nageur des Lunes vierges
Force belle de vaincre !

J'entends, dites le moi
complainte d'un oiseau roi
Au sommet d'une forêt
Plus haut, au vent
Rien n'est étranger et
jamais il ne ment, c'est
A la cime des tangues
Quand à l'enfance dit qu'une
balançoire attachée aux nuages
Vas-y, vient et repart
Gauche et droite, tout ce dit !
Il me parle ainsi pas moins
des cols, balaie aux mirages
des Airs, aucun air obligé.

Des grillons maintenant chantonnent
A la conquête d'un potager maigre
Fraîche rosée glacée
Herbe et gazon coupés

Vous habitez depuis des nés
Une maison aux vitres céramiques
Les dirigeants sont les tapissiers
Pleurs et fécondités
Rien né, et n'est plus, il
change et sont des merles
A chanter une liberté qui
Ne connaît pas la stérilité
Ils sont habités mais ils ne le
savent pas, quelle autre langue
leur faut-il parler sinon
Un moindre étroit et centré ?

BRILLE COULEUR DES MAUVES
ORANGE DANS CETTE FORÊT
ECLATANTE DU MATIN ET JET

DES ENFANTS DEJA BEC OUVERT
COURSE DES SILLONS SANS FIL
TRANSPARENT NI PANTIN DES BOIS

FIN

